

Pascale Leray

Satisfaction et fin d'analyse

« Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence. »

De ce court extrait de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » de Jacques Lacan ¹, j'ai relevé cette question de la fin d'analyse qui ne saurait advenir sans un affrontement avec le mirage de la vérité. La satisfaction liée à cette conception de la fin, implique que soit bousculé le rapport de l'analysant à la vérité, au point que s'accomplisse pour lui un changement de statut de celle-ci. Je m'appuierai sur l'expérience de la passe pour tenter d'éclaircir cette articulation entre vérité menteuse et fin d'analyse.

Dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 », Lacan nous avertit : « Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir. ² »

Affronter la vérité, c'est la condition pour que le savoir issu de la cure soit savoir analytique, c'est-à-dire à la hauteur d'accéder au réel dont Lacan nous dit qu'alors « il le détermine » ce réel « tout aussi bien que le savoir de la science ³ ».

Qu'on puisse se confronter au mirage de la vérité d'avoir pu faire l'épreuve de sa dimension de tromperie, c'est d'abord avoir pu se défaire de sa séduction par le sens qu'elle instille, sans pour autant annuler sa fonction qui reste centrale dans l'expérience analytique.

1 · Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, 2001, p. 252.

2 · Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 », *Autres Ecrits*, op. cit., p. 252.

3 · Lacan J., « Note italienne », *Autres Ecrits*, op. cit., p. 310.

Dans les effets bouleversants de sa cure, l'analysant fera l'expérience d'un changement dans son rapport au savoir. Une des nouveautés c'est que ce savoir soit enfin lié à une vérité pas-toute, ne pouvant pas toute passer au dire. Ce nouage particulier entre vérité et savoir, propre au discours de l'analyste, implique alors la minorisation de cette vérité.

Dans son séminaire *Encore*, Lacan nous dit ceci : « Dans ce registre du vrai, quand on y rentre, on n'en sort plus. Pour minoriser la vérité comme elle le mérite, il faut être entré dans le discours analytique. Ce que le discours analytique déloge met la vérité à sa place, mais ne l'ébranle pas. Elle est réduite, mais indispensable. ⁴ »

Il nous revient alors d'éclairer comment cette opération de réduction de la vérité fait que celle-ci, en passant du mirage au mi-dire, adienne finalement à une autre dimension, celle qui se relie à une fonction logique qui fait la place à un savoir. Un savoir en tant que vérité advient, mais aussi un savoir sur la vérité peut s'en déduire.

Je partirai d'un point d'inattendu dans le témoignage d'une passante que j'ai reçu en tant que passeur. Cette passante relate l'événement qui dans son infime contingence amène un tel effet qu'il amorce la fin de sa cure et provoque la demande de faire la passe.

Cet événement réside dans la survenue de deux énoncés contradictoires qui se sont subitement bousculés en elle au sortir d'une séance dans un moment de confrontation à l'absence inhabituelle de son analyste.

Ces deux énoncés qui touchaient directement à la question du transfert ont subitement suscité un bougé dans sa façon de recevoir la manifestation de la vérité.

Une première phrase énonce l'amour de transfert et l'impuissance du sujet : « la personne la plus importante de ma vie, je ne peux rien pour elle ».

La deuxième phrase consiste en une sorte de démenti de la première : « ce n'est pas vrai que c'est la personne la plus importante de ma vie ».

Dans les deux cas, nous avons à faire à la vérité. Celle-ci dit d'abord quelque chose de vrai, l'amour de transfert. Ensuite elle le réfute d'un « ce n'est pas vrai ». Ainsi la vérité travaille sinueusement dans une sorte de torsion qui pourrait insinuer que dans le « c'est pas vrai » du deuxième énoncé, se dégage un « tu dis vrai » du premier, un « tu dis à quel point avec ce vrai-là tu te trompes ».

4 - Lacan J., *Le Séminaire Livre XX, Encore*, Le Seuil, Paris, 1975, p. 98.

En rester là n'aurait pas permis à l'analysante de sortir des rets de la séduction de la vérité, celle qu'on accueille comme inconsciente. En effet avec l'énoncé de la contradiction sur l'amour de transfert, nous pourrions finalement n'avoir affaire qu'à la vérité qui se déploie dans sa double face du vrai et du faux.

Mais justement l'effet produit pour l'analysante par cette contradiction a été d'un autre ordre. À la suite du « c'est pas vrai », elle dit avoir eu affaire à une vacillation sérieuse, dans laquelle n'advient aucune tergiversation, aucune angoisse, mais où seule la contradiction la met en prise avec la tromperie logée dans la dimension de l'amour. Il ne s'agit pas ici pour elle de dénier l'amour de transfert. Ce qui va être ici saisissant et déterminant c'est que la contradiction fasse apparaître brutalement la fonction de cet amour. Cette fonction de l'amour de transfert était voilée car au principe de la méconnaissance de son rôle dans le rapport du sujet à sa castration et ceci n'avait de cesse de s'actualiser dans le transfert.

Le petit pas sans précédent qui se produit là, et qui passe par ne pas prêter attention au sens de cette contradiction, propulse alors la vérité comme un moyen, celui de faire la place où comme nous le dit Lacan « se dénonce ce savoir ⁵ ». Là se situe l'acte qui fait que l'analysante confrontée à la béance qui s'ouvre, décide de faire la passe, et elle me dira dans le dispositif de la passe ceci : « le c'est pas vrai, ça a ouvert une place vide pour la vérité ».

Lors de cette fin de cure, l'effet de vérité fait apparaître d'une part un écart incommensurable par aucun sens et d'autre part, dans une précipitation, il donne lieu à un nouvel énoncé ayant un caractère de certitude ; c'est celui qui lui fait lâcher son faux être, celui par lequel se dévoile la grammaire pulsionnelle enserrant l'objet qu'elle se faisait être pour l'analyste dans le transfert : « je n'aurai pas été celle qui l'a sauvé ».

Il s'en produit un sujet divisé par la vérité portant sur la cause en tant que réel, réel qui donne finalement à cette vérité une valeur de fonction déductive. Un savoir en place de vérité advient lorsque tel l'éclair la vérité renvoie au réel par son tranchant.

L'effet de division du sujet par ce qui le cause est alors maximal. Ce qui se dévoile met le savoir et la vérité dans un rapport très étroit, car alors il partage avec elle cette condition d'être tributaire du pas-tout de l'Autre. Du pas-tout dire de la vérité articulée au pas-tout sachant du savoir de cet Autre barré.

5 - Lacan J., « Note italienne », op. cit., p. 310.

À propos de cette fonction de la barre, Lacan dans le séminaire *Le Sinthome* nous dit que : c'est celle qui « placée en travers du grand Autre dit qu'il n'y a pas d'Autre qui répondrait comme partenaire ⁶ ».

« Ne pas être celle qui l'a sauvé », signe la chute de la garantie de l'Autre, dans ce qui le fait impossible comme partenaire. C'est cette dimension de l'impossible qui fait l'ouverture de cet écart, celui qui fait que le réel ne peut pas se confondre avec le vrai. Cet écart est éthique et porte à conséquence pour l'analysante : il est impossible d'être celle qui, comme partenaire, apporterait la garantie de l'Autre.

Ce savoir troué n'advient que par l'effet d'une vérité que l'acte analytique réduit à un point de subversion, celui qui permet la destitution de cet Autre comme lieu où s'élaborait le savoir.

Le savoir change de statut, il devient trouvaille qui tranche de l'impuissance ou de l'espoir de la vérité chercheuse. Ainsi il n'est pas vain, et sa valeur se soutient indépendamment de celui qui l'énonce. Il y a comme cela des énoncés qui sont savoir sans sujet, mais pas sans avoir été produit par l'effet d'une vérité destituante. Ça passe alors par un dire qui dit le plus fondamental de l'aliénation du sujet à l'Autre.

Du rapport de la vérité pas-toute au réel, Lacan nous dit dans son séminaire *L'envers de la psychanalyse* ceci : « Là où le savoir fait fonction de vérité, nous sommes condamnés à ne pouvoir sur ce point du rapport du savoir avec la vérité dénoncer quoi que ce soit que d'un mi-dire » et un peu plus loin : « si nous disons quelque chose dans ce champ il va y en avoir une autre partie qui de ce dire même, deviendra absolument irréductible, tout à fait obscur ⁷ ».

Nous touchons me semble-t-il, la limite de la vérité qui peut s'atteindre dans une cure, quand l'analysant consent à cette limite et qu'alors il peut faire de cette vérité langagière donc menteuse, le bois de chauffage qui fait la place au savoir qui produit le réel. Savoir qui ne va pas sans une perte, celle de l'être de jouissance de l'analysant, et cette perte suppose l'acte que seul le désir de l'analyste peut soutenir s'il veut arriver à loger cet autre savoir, qui du savoir dans le réel tienne compte.

L'expérience de la passe offre la chance de témoigner alors de la vérité menteuse, mais c'est à la condition que, pour autant qu'ils soient liés, savoir et vérité ne se confondent pas pour le passant, ni pour le passeur d'ailleurs.

6 · Lacan J., *Le Séminaire XXIII, Le Sinthome*, Le Seuil, Paris, p. 127.

7 · Lacan J., *Le Séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, p. 125.

Le désir de l'analyste empêche leur amalgame et maintient l'écart entre ce que ramène la vérité langagière et ce qui du savoir échoue à nommer l'impossible.

Cela suppose que la cure ait pu sérieusement entamer la vérité « comme sœur de jouissance », soit cette satisfaction liée à ce dont est porteur le sens, cette jouis-sens, substitut au rapport impossible.

Cela repose la question de la satisfaction marquant la fin de l'analyse. Cette satisfaction a pour condition l'effectuation de la coupure entre savoir et jouissance. Elle repose sur ce que Lacan soutient de la fonction de l'écrit dans la psychanalyse. Sans l'écrit, pas de dit qui puisse faire coupure réellement. Dans son séminaire *Encore*, Lacan nous le martèle : « Dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire ⁸ ».

Avec l'inconscient comme écrit, écrit qui borde la limite de ce qu'il peut supporter du réel, la place est dégagée à la vérité comme ayant partie liée avec la fonction de la lettre.

Dans son texte « Cette vérité nouvelle qui dérange » Albert Nguyên nous dit : « La vérité se rapporte aussi à la lettre. La vérité nouvelle dont parle Lacan se déduit de la lettre. La lettre donne accès à la jouissance dont dès lors l'économie peut être examinée ⁹ ».

Cela me fait faire retour à l'expérience. Dans le dispositif de la passe, la passante à laquelle je fais référence a été amenée à témoigner à sa façon d'un acte de lire certains de ses énoncés, notamment les derniers. Si je reviens vers eux c'est que d'avoir pu être lus, ils ont dégagé quelque chose de singulier, venant cerner l'impossible à écrire de structure.

Pour cette analysante, la vérité change de statut lorsque l'amour de transfert est touché dans sa fonction, mais aussi en tant que recelant en le masquant ce qu'il peut y avoir de réel dans l'amour.

En reconnaissant aimer cet amour-là, la passante ne peut plus continuer d'ignorer la jouissance incluse dans le transfert. Et là, c'était ce qui restait d'une demande d'être qui chute.

L'amour de transfert lui permettait d'ignorer ce qui restait encore de cette demande d'être au travers de ce que ce « être aimée » devait encore au fantasme. Même si l'analysante avait pu extraire bien auparavant l'objet qui faisait fonctionner son fantasme.

8 - Lacan J., *Le Séminaire Livre XX*, op. cit., p. 29.

9 - Nguyên A., « Cette vérité nouvelle qui dérange », *En-Je* n° 2, p. 97/98.

Mais ce n'est pas tout. Dans le transfert il n'y a pas que la dimension de tromperie qui masque la jouissance prise dans cet amour. Il s'y loge aussi la part de réel auquel le sujet a affaire. Dans le cas de cette passante, si au terme de sa cure c'est avec l'amour de transfert qu'elle y résiste, c'est bien dans la mise à l'épreuve de celui-ci, par ce que la vérité dégage comme ce qu'il y a de plus réel dans l'amour, qu'elle trouve l'issue de sa cure.

Le point de réel atteint, c'est que l'amour trompe en recouvrant la béance qui est celle qui détermine le sujet et son désir.

Pouvoir reconnaître le réel de la castration en jeu dans l'amour de transfert aura permis de retourner cet amour, de le révéler dans son tour pulsionnel, de l'éclairer aussi dans sa fonction de nouage sinthomatique.

La conséquence en est que la demande d'être s'arrête. La coupure qui se réalise en tant qu'inconscient, est alors le nouveau point d'appui du sujet dans son désir.

Ce qui reste comme sinthomatique dans l'amour est à la charge du sujet et soumis dès lors à l'éthique de ce nouveau désir.

La fin d'une analyse est autre chose que de se défaire de l'amour de transfert en lui reconnaissant sa valeur trompeuse. Le concevoir ainsi participerait plutôt d'une dénégation et alimenterait l'idée qu'il faudrait le liquider. Il est au cœur de l'expérience analytique, et comme tel doit trouver à se transformer à partir de la vérité qui le touche et du vidage qui l'atteint. Là est le point où l'analysant peut se séparer de son analyste.

Pour cette passante, la fin de la cure est liée au moment inédit, où la vérité surgit non pas en manifestant un quelconque retour du refoulé, mais en visant quelque chose de jamais venu au dire, qui s'énonce comme tel : « je n'aurai pas été celle qui l'a sauvé ».

Ce dire qui implique la castration peut être envisagé comme le résultat d'une lecture, celle qui, d'avoir pu lire les deux énoncés contradictoires sur l'amour de transfert au-delà de ce qu'ils donnaient à entendre, pourrait avoir produit un réel. La passe a peut-être pu en faire savoir quelques bouts.■